

COMBATTRE LES FORCES DE L'INVISIBLE

Par SALMAN RUSHDIE (Libé mercredi 3 octobre 2001)

En janvier 2000, j'écrivais dans un article que «le combat déterminant de l'ère nouvelle opposera le terrorisme à la sécurité», et je m'inquiétais du fait que vivre en accord avec les pires scénarios imaginés par les experts risquait de nous amener à abandonner trop de nos libertés au profit des combattants de l'ombre du monde clandestin. La démocratie exige la transparence, disais-je, et dans le combat entre la sécurité et la liberté, mieux vaut errer du côté du trop de liberté. Mardi 11 septembre, cependant, le scénario du pire est devenu réalité.

Ils ont brisé notre ville. Je suis parmi les New-Yorkais les plus récents, mais même des gens qui n'ont jamais mis le pied à Manhattan ont profondément ressenti ses blessures, car New York est le cœur palpitant du monde visible, elle parle haut, et elle frappe l'esprit. La «villes des orgies, des balades et des joies» de Walt Whitman, sa «ville fière et passionnée» - solide, folle, extravagante. C'est à cette capitale du monde visible que les forces de l'invisible ont porté un coup terrible. Inutile de dire à quel horrible degré nous avons tous été changés, nous l'avons tous vu. A présent, nous devons nous assurer que la blessure ne soit pas fatale. Que le monde visible triomphe du monde caché, seulement perceptible au travers de ses actes terribles.

Pour que nos sociétés libres soient sûres - plus sûres -, nous devons inévitablement faire des compromis sur nos libertés civiles. Mais, en contrepartie de l'érosion partielle de notre liberté, nous sommes en droit d'attendre que nos villes, notre alimentation en eau, nos avions et nos enfants soient mieux protégés qu'ils ne l'ont été. La réponse de l'Occident aux attentats du 11 septembre sera en grande partie évaluée à l'aune du sentiment de sécurité que les gens retrouveront chez eux, au travail, dans leur vie de tous les jours. Nous avons perdu cette confiance, et nous devons la retrouver.

Ensuite vient la question de la contre-attaque. Bien sûr, nous devons envoyer nos combattants de l'ombre contre les leurs, en espérant qu'ils l'emportent. Mais cette guerre secrète ne peut à elle seule assurer la victoire. Nous aurons aussi besoin de lancer une offensive publique, politique et diplomatique dont l'objectif doit être de résoudre rapidement certains des problèmes les plus difficiles de la planète, et par-dessus tout le conflit entre Israël et les Palestiniens pour l'espace, la dignité, la reconnaissance et la survie. Toutes les parties devront faire preuve à l'avenir d'un jugement plus sûr. Plus d'usines de production d'aspirine bombardées au Soudan, s'il vous plaît. Et à présent que des têtes froides américaines semblent avoir compris qu'il serait erroné de bombarder le pauvre peuple afghan en représailles des crimes de leurs maîtres tyranniques, ils pourraient appliquer cette lucidité de manière rétrospective à ce qu'a subi le pauvre peuple d'Irak. Il serait temps d'arrêter de se faire des ennemis, et de commencer à se faire des amis.

Dire cela ne signifie en rien se joindre aux critiques de l'Amérique formulées par certains secteurs de la gauche, et qui sont une des retombées les plus déplaisantes des attaques terroristes contre les Etats-Unis. «Le problème des Américains est que...», «ce que l'Amérique doit comprendre...» On a entendu ces derniers temps beaucoup de prêchi-prêcha de la part de donneurs de leçons ayant le sens du relativisme, qui commencent par ce genre de phrases. Un pays qui vient de subir l'attaque terroriste la plus meurtrière de l'histoire, qui est dans un état de deuil profond et de souffrance terrible se voit dire, avec cynisme, qu'il est

responsable de la mort de ses propres citoyens («avons-nous mérité ça, monsieur?»), demandait récemment un sauveteur hébété à un journaliste britannique visitant le site de la tragédie. J'ai été frappé par la politesse grave de ce «monsieur»).

Disons clairement pourquoi ces critiques anti-américaines bien pensantes (1) sont tellement stupides. Le terrorisme est le meurtre d'innocents - en l'occurrence un meurtre de masse. Justifier pareille atrocité en s'en prenant aux politiques du gouvernement américain revient à nier la base même de toute morale: à savoir que les individus sont responsables de leurs actes. En outre, le terrorisme n'est pas la poursuite d'objectifs légitimes par des moyens illégitimes. Le terroriste se drape dans les revendications des autres pour cacher ses véritables motivations. Quel qu'ait été le but des assassins, il paraît peu probable que la construction d'un monde meilleur en ait fait partie.

Les fondamentalistes cherchent à abattre bien plus que des immeubles. Ces gens sont hostiles, pour ne faire qu'une liste brève, à la liberté d'expression, au multipartisme politique, au suffrage universel, à la responsabilité gouvernementale, aux juifs, aux homosexuels, aux droits des femmes, au pluralisme, au sécularisme, aux jupes courtes, à la danse, aux imberbes, à la théorie de l'évolution, au sexe. Ce sont des tyrans, pas des musulmans (L'islam est sévère pour ceux qui se suicident, qui sont condamnés à répéter leur mort pour toute éternité. Cependant, tous les musulmans, dans le monde entier, doivent s'interroger pour savoir pourquoi la foi qu'ils vénèrent produit tant de mutations virulentes. Si l'Occident doit comprendre ses Unabomber et ses McVeigh, l'islam doit regarder en face ses Ben Laden.).

Le secrétaire général des Nations unies, Kofi Annan, a dit que nous devrions désormais nous définir non seulement par ce que nous sommes, mais aussi par ce que nous rejetons. J'aimerais renverser cette proposition, parce que, dans le cas d'espèce, ce que nous rejetons est une évidence: des assassins suicidaires lancent des avions gros porteurs contre le World Trade Center et le Pentagone, et tuent des milliers de gens; hum, hum, je crois être contre ça. Mais que défendons-nous? Pour quoi sommes-nous prêts à risquer notre vie? Pouvons-nous tous tomber d'accord que tout ce qui est sur la liste ci-dessus - oui, oui, y compris les minijupes et la danse - sont des choses pour lesquelles on est prêt à donner sa vie?

Les fondamentalistes croient que nous ne croyons en rien. Dans leur vision du monde, ils ont des certitudes absolues alors que nous nous vautrons dans des plaisirs corrompus. Pour prouver qu'ils ont tort, nous devons d'abord savoir pourquoi ils ont tort. Nous devons nous mettre d'accord sur ce qui est important: les baisers en public, les sandwiches au bacon, les désaccords, la mode d'avant-garde, la littérature, la générosité, l'eau, une distribution plus équitable des richesses dans le monde, les films, la musique, la liberté de pensée, la beauté, l'amour. Ce seront nos armes. Ce n'est pas en leur faisant la guerre, mais en choisissant de vivre sans crainte, que nous les vaincrons.

Comment vaincre le terrorisme? Ne vous laissez pas terroriser. Ne laissez pas la peur diriger votre vie. Même si vous avez peur.

(1) En français dans le texte.

RENDEZ-MOI MON BON VIEIL ATHEISME

Par Salman Rushdie écrivain. Libération 31/05/2005

Professeur en robotique à l'université de West England de Bristol, Dylan Evans a

publié dans le journal londonien The Guardian, un article où il tourne en ridicule l'athéisme vieux jeu et «dix-neuvième siècle» d'éminents penseurs tels que Richard Dawkins et Jonathan Miller. Mais il ne trouve à leur opposer aucune idée neuve, qui permette de «prendre en compte la religion, traiter la science comme un simple moyen de parvenir à une fin, et trouver dans l'art une signification à la vie». La religion, selon Evans, devrait être considérée en soi comme «une forme d'art». Mais son athéisme «édulcoré», qui cherche à ménager une trêve entre les deux grandes visions du monde, religieuse et impie, est aussi facile à démolir qu'un jeu de construction pour enfants.

En effet, l'approche d'Evans aurait peut-être une chance de fonctionner, si toutes les religions du monde acceptaient en contrepartie de reconnaître au point de vue athéiste son fondement éthique. Et à condition que les différents cultes respectent les découvertes et les réalisations de la science moderne (y compris lorsque celles-ci remettent en question les dogmes sacrés) et le fait qu'à son plus haut niveau, l'art est à même de révéler les multiples significations de la vie avec autant de clarté - si ce n'est plus, que les textes dits «saints».

Quoi qu'il en soit, aucun «arrangement réciproque» de ce type n'a jamais vu le jour, et il n'y a pas la moindre chance pour que cela se produise.

Pour les adeptes de toutes religions, «absence de foi» est en effet synonyme d'«absence de morale». D'où l'invocation d'une forme d'absolu surnaturelle, sans l'arbitrage duquel le paganisme, l'humanisme, le relativisme, l'hédonisme, le libéralisme, et toutes formes de conduites jugées indécentes ou permissives, entraîneraient irrémédiablement le profane sur la mauvaise pente. Pour ceux d'entre nous qui adhèrent à l'une ou l'autre des tendances évoquées plus haut, sans pour autant se considérer comme des êtres dénués d'éthique, cette équation entre incroyance et amoralité est assez dure à avaler.

D'autant que, où que l'on se tourne, l'éducation est sérieusement mise en péril par les assauts constants de la religion.

Ces dernières années, les Hindous nationalistes en Inde, ont tenté de récrire les livres d'histoire nationaux pour en faire un support à leur idéologie antimusulmane - et seule la victoire de la coalition païenne menée par le Parti du Congrès aura su les en empêcher.

Dans le même temps, les musulmans clament un peu partout que la théorie évolutionniste est incompatible avec l'islam. Et aux Etats-Unis, où l'Union des libertés civiles américaines (Aclu) s'apprête à traîner en justice les tenants du design intelligent (1) devant une cour de Pennsylvanie, la bataille autour de l'enseignement de cette doctrine dans les écoles américaines vient de passer un seuil critique.

Le design intelligent, une idée mise au point il y a quelque temps et qui reprend en force l'antique concept d'un Créateur régnant sur la beauté de la création, est si profondément enracinée dans la pseudoscience, et répond à une logique tellement grossière et erronée, qu'elle mérite d'être brusquée.

Ses défenseurs arguent par exemple du fait que l'extrême complexité des structures cellulaires et moléculaires ne saurait s'expliquer par le simple principe de l'évolution graduelle. Et pourtant, les multiples éléments qui composent les systèmes biologiques complexes évoluent bel et bien ensemble, par un phénomène d'expansion et d'adaptation progressives - une sélection naturelle s'opérant à chaque étape du processus, ainsi que l'a démontré Dawkins en 1986 dans son Horloger aveugle.

Considérer la religion comme «une forme d'art», comme le suggère Evans de façon tout à fait charmante, ne sera possible que lorsque la religion sera morte, ou bien lorsqu'elle sera réduite, comme dans l'Eglise d'Angleterre, à un ensemble de rituels courtois. L'antique religion grecque a survécu sous forme de mythologie, la religion scandinave nous a légué ses propres mythes et, de fait, l'une et l'autre peuvent être appréhendées comme des oeuvres littéraires. La Bible contient elle aussi de grands morceaux de littérature, mais l'on imagine mal les adeptes du littéralisme chrétien se convertir aux préceptes d'Evans et se mettre à parcourir les Evangiles comme «un livre d'histoire pour enfants».

En attendant, les religions n'en finissent pas de malmener leurs propres artistes : des tableaux de peintres hindous attirent les foudres de leurs coreligionnaires, des pièces de théâtre sikhs sont victimes de la violence d'autres Sikhs, des romanciers et des réalisateurs musulmans sont menacés par des fanatiques islamistes, et ce, au mépris de tout lien de parenté.

Si la religion se résumait à une affaire privée, le droit de chaque adepte à y puiser consolation et nourriture spirituelle serait plus facile à respecter. Mais la religion est aujourd'hui un vaste marché public qui, pour parvenir à ses fins, s'appuie sur de solides organisations politiques et surfe avec aisance sur la crête des technologies de l'information. Les religions frappent volontiers à mains nues, mais exigent en retour qu'on les prenne avec des gants.

Comme Evans ferait bien de l'admettre, des athéistes tels que Dawkins, Miller et Wilson ne sont ni immatures ni coupables, lorsqu'ils s'en prennent aux fanatiques. Ils accomplissent au contraire un travail vital et nécessaire.

(1) Le «design intelligent» est la forme la plus récente et la plus sophistiquée du créationnisme. Les tenants de cette doctrine ne croient pas aux interprétations littérales de la Bible, mais n'en affirment pas moins que la science devrait être ouverte à certaines explications surnaturelles pour rendre compte du vivant et souhaiteraient voir leur option enseignée dans les écoles (ndlr).

CE SONT DES TYRANS, PAS DES MUSULMANS

Par SALMAN RUSHDIE

Salman Rushdie est romancier et essayiste. Dernier livre paru: «Furie» (Plon, 2001).
Ils ont brisé notre ville. Mais ils cherchent à abattre bien plus que des immeubles: la liberté d'expression et les minijupes, la théorie de l'évolution et le sexe...

Le mercredi 3 octobre 2001 Libération

Nous devons nous mettre d'accord sur ce qui est important: les baisers en public, les désaccords, la liberté de pensée, l'amour... Ce seront nos armes.

En janvier 2000, j'écrivais dans un article que «le combat déterminant de l'ère nouvelle opposera le terrorisme à la sécurité», et je m'inquiétais du fait que vivre en accord avec les pires scénarios imaginés par les experts risquait de nous amener à abandonner trop de nos libertés au profit des combattants de l'ombre du monde clandestin. La démocratie exige la transparence, disais-je, et dans le combat entre la sécurité et la liberté, mieux vaut errer du côté du trop de liberté. Mardi 11 septembre, cependant, le scénario du pire est devenu réalité.

Ils ont brisé notre ville. Je suis parmi les New-Yorkais les plus récents, mais même des gens qui n'ont jamais mis le pied à Manhattan ont profondément ressenti ses blessures, car New York est le cœur palpitant du monde visible, elle parle haut, et

elle frappe l'esprit. La «*villes des orgies, des balades et des joies*» de Walt Whitman, sa «*ville fière et passionnée*» - solide, folle, extravagante. C'est à cette capitale du monde visible que les forces de l'invisible ont porté un coup terrible. Inutile de dire à quel horrible degré nous avons tous été changés, nous l'avons tous vu. A présent, nous devons nous assurer que la blessure ne soit pas fatale. Que le monde visible triomphe du monde caché, seulement perceptible au travers de ses actes terribles.

Pour que nos sociétés libres soient sûres - plus sûres -, nous devons inévitablement faire des compromis sur nos libertés civiles. Mais, en contrepartie de l'érosion partielle de notre liberté, nous sommes en droit d'attendre que nos villes, notre alimentation en eau, nos avions et nos enfants soient mieux protégés qu'ils ne l'ont été. La réponse de l'Occident aux attentats du 11 septembre sera en grande partie évaluée à l'aune du sentiment de sécurité que les gens retrouveront chez eux, au travail, dans leur vie de tous les jours. Nous avons perdu cette confiance, et nous devons la retrouver.

Ensuite vient la question de la contre-attaque. Bien sûr, nous devons envoyer nos combattants de l'ombre contre les leurs, en espérant qu'ils l'emportent. Mais cette guerre secrète ne peut à elle seule assurer la victoire. Nous aurons aussi besoin de lancer une offensive publique, politique et diplomatique dont l'objectif doit être de résoudre rapidement certains des problèmes les plus difficiles de la planète, et par-dessus tout le conflit entre Israël et les Palestiniens pour l'espace, la dignité, la reconnaissance et la survie. Toutes les parties devront faire preuve à l'avenir d'un jugement plus sûr. Plus d'usines de production d'aspirine bombardées au Soudan, s'il vous plaît. Et à présent que des têtes froides américaines semblent avoir compris qu'il serait erroné de bombarder le pauvre peuple afghan en représailles des crimes de leurs maîtres tyranniques, ils pourraient appliquer cette lucidité de manière rétrospective à ce qu'a subi le pauvre peuple d'Irak. Il serait temps d'arrêter de se faire des ennemis, et de commencer à se faire des amis.

Dire cela ne signifie en rien se joindre aux critiques de l'Amérique formulées par certains secteurs de la gauche, et qui sont une des retombées les plus déplaisantes des attaques terroristes contre les Etats-Unis. «Le problème des Américains est que...», «ce que l'Amérique doit comprendre...» On a entendu ces derniers temps beaucoup de prêchi-prêcha de la part de donneurs de leçons ayant le sens du relativisme, qui commencent par ce genre de phrases. Un pays qui vient de subir l'attaque terroriste la plus meurtrière de l'histoire, qui est dans un état de deuil profond et de souffrance terrible se voit dire, avec cynisme, qu'il est responsable de la mort de ses propres citoyens («avons-nous mérité ça, monsieur?», demandait récemment un sauveteur hébété à un journaliste britannique visitant le site de la tragédie. J'ai été frappé par la politesse grave de ce «monsieur»).

Disons clairement pourquoi ces critiques antiaméricaines *bien pensantes* (1) sont tellement stupides. Le terrorisme est le meurtre d'innocents - en l'occurrence un meurtre de masse. Justifier pareille atrocité en s'en prenant aux politiques du gouvernement américain revient à nier la base même de toute morale: à savoir que les individus sont responsables de leurs actes. En outre, le terrorisme n'est pas la poursuite d'objectifs légitimes par des moyens illégitimes. Le terroriste se drape dans les revendications des autres pour cacher ses véritables motivations. Quel qu'ait été le but des assassins, il paraît peu probable que la construction d'un monde meilleur en ait fait partie.

Les fondamentalistes cherchent à abattre bien plus que des immeubles. Ces gens sont hostiles, pour ne faire qu'une liste brève, à la liberté d'expression, au multipartisme politique, au suffrage universel, à la responsabilité gouvernementale, aux juifs, aux homosexuels, aux droits des femmes, au pluralisme, au sécularisme, aux jupes courtes, à la danse, aux imberbes, à la théorie de l'évolution, au sexe. Ce sont des tyrans, pas des musulmans (L'islam est sévère pour ceux qui se suicident, qui sont condamnés à répéter leur mort pour toute éternité. Cependant, tous les musulmans, dans le monde entier, doivent s'interroger pour savoir pourquoi la foi qu'ils vénèrent produit tant de mutations virulentes. Si l'Occident doit comprendre ses Unabomber et ses McVeigh, l'islam doit regarder en face ses Ben Laden.).

Le secrétaire général des Nations unies, Kofi Annan, a dit que nous devrions désormais nous définir non seulement par ce que nous sommes, mais aussi par ce que nous rejetons. J'aimerais renverser cette proposition, parce que, dans le cas d'espèce, ce que nous rejetons est une évidence: des assassins suicidaires lancent des avions gros porteurs contre le World Trade Center et le Pentagone, et tuent des milliers de gens; hum, hum, je crois être contre ça. Mais que défendons-nous? Pour quoi sommes-nous prêts à risquer notre vie? Pouvons-nous tous tomber d'accord que tout ce qui est sur la liste ci-dessus - oui, oui, y compris les minijupes et la danse - sont des choses pour lesquelles on est prêt à donner sa vie?

Les fondamentalistes croient que nous ne croyons en rien. Dans leur vision du monde, ils ont des certitudes absolues alors que nous nous vautrons dans des plaisirs corrompus. Pour prouver qu'ils ont tort, nous devons d'abord savoir pourquoi ils ont tort. Nous devons nous mettre d'accord sur ce qui est important: les baisers en public, les sandwiches au bacon, les désaccords, la mode d'avant-garde, la littérature, la générosité, l'eau, une distribution plus équitable des richesses dans le monde, les films, la musique, la liberté de pensée, la beauté, l'amour. Ce seront nos armes. Ce n'est pas en leur faisant la guerre, mais en choisissant de vivre sans crainte, que nous les vaincrons.

Comment vaincre le terrorisme? Ne vous laissez pas terroriser. Ne laissez pas la peur diriger votre vie. Même si vous avez peur.

(1) En français dans le texte.

LE TEMPS DE LA REFORME DE L'ISLAM EST ARRIVE

par Salman Rushdie Dimanche, Août 7, 2005 THE WASHINGTON POST

Quand Sir Iqbal Sacranie, Chef du Conseil des musulmans Britanniques, a admis que ce sont "nos propres enfants" qui ont perpétré les attentats du 7 Juillet, c'est la première fois, de mémoire, qu'un musulman britannique a accepté de reconnaître la responsabilité de sa communauté dans des délits commis par un de ses membres.

Au lieu de dénoncer la politique extérieure américaine ou "l'islamophobie", Sir Iqbal Sacranie a donné des attentats une analyse qu'il décrit lui-même comme un "défi grave" à la communauté musulmane. Et pourtant, c'est le même Sacranie qui en 1989 déclarait que "la mort est une peine trop douce" pour l'auteur des "Versets sataniques".

La décision de Tony Blair de l'anoblir et de le considérer comme un représentant "acceptable", "modéré" de l'Islam traditionnel, peut être comprise comme un signe d'apaisement religieux de la part de son gouvernement ou également la preuve des limites des marges de manoeuvre de son gouvernement.

Sacranie est un chaud partisan de la loi, très critiquée, proposée par Blair, concernant la nouvelle haine religieuse et qui rendra plus difficile de critiquer la religion; Sacranie souhaite ainsi pouvoir mettre hors la loi toute référence au terrorisme islamique. Il a déclaré, pas plus tard que le 13 janvier dernier: "Ce que l'on appelle terrorisme islamique n'existe pas. C'est une insulte. Dire que les musulmans sont des terroristes sera interdit pas la loi".

Deux semaines plus tard, son organisation a boycotté la cérémonie du souvenir, à Londres, rappelant la libération d'Auschwitz il y a 60 ans. Si Sir Iqbal Sacranie est ce que Tony Blair a trouvé de mieux comme bon musulman, il y a vraiment un problème.

Le cas de Sir Iqbal Sacranie illustre la faiblesse de la stratégie du gouvernement de Tony Blair concernant les relations avec les musulmans traditionnalistes, essentiellement orthodoxes, qui pourrait permettre d'éradiquer l'islamisme radical. L'islam traditionnaliste est une grande maison qui comprend, outre c'est vrai, des millions d'hommes et de femmes tolérants, civilisés, de nombreuses personnes dont les vues sur les droits des femmes sont ante-diluviennes, idem pour l'homosexualité qui est déclarée impie; ces gens n'ont pas le temps pour la liberté d'expression, et exprime par routine des idées antisémites; dans le cas des musulmans de la diaspora, ils sont – il faut le dire – en opposition avec les cultures chrétiennes, hindi, incroyantes et juives parmi lesquelles ils vivent.

A Leeds, d'où viennent de nombreux poseurs de bombes, de nombreux musulmans traditionnalistes vivent des vies séparées dans une sorte de ségrégation d'avec la majorité de la population. Dans de tels mondes séparés, sur la défensive, de nombreux jeunes ont passé la ligne rouge et sont partis avec leurs meurtriers sac à dos. Leur alienation la plus importante, qui les a mené au terrorisme, vient de la critique qu'ils font, en temps que jeunes homes, sur ce qui se passe en Irak ou ailleurs. Mais les communautés musulmanes closes, refermées sur elles-mêmes en Occident sont des endroits où l'aliénation des jeunes hommes ne fait que s'approfondir.

Ce qu'il faut c'est aller au delà de la tradition – rien de moins que d'une réforme qui aille jusqu'à la racine des concepts de l'Islam dans le monde moderne, une "réforme musulmane" qui lutte non seulement contre les idéologies du jihad, mais aussi des séminaires poussiéreux des traditionnalistes, ouvrant de l'air frais.

Il serait bon de voir les gouvernements et les leaders religieux dans le monde musulman religieux ou en dehors lancer leurs poids dans ce combat, car créer et soutenir un tel mouvement de réforme nécessiterait un élan d'éducation qui prendra une génération et permettra la création d'un nouveau corps enseignant qui remplacera les diktats de la période actuelle. Les littéralistes et le dogmatisme borne, sont les plaies de la pensée musulmane actuelle.

Il est grand temps, pour commencer, que les musulmans puissent étudier la révélation de leur religion comme un événement historique et non pas un comme événement surnaturel. Il serait intéressant pour les musulmans de savoir que l'Islam est la seule religion dont les origines soient connues historiquement et donc fondées, non pas sur des légendes mais sur des faits. Le Coran a été révélé à une époque de grands changements dans le monde arabe, le passage au septième siècle, de la culture nomade matriarcale à un style urbain patriarcal. Mahomet, comme orphelin, a souffert personnellement des difficultés de cette transformation et on peut lire le Coran comme une défense des anciennes valeurs matriarcales dans le nouveau monde patriarcal, comme une argumentation conservatrice

qui devient révolutionnaire par son appel à ceux que le nouveau système libérait, le pauvre, le sans pouvoir et , bien sûr, les orphelins.

Mahomet était aussi un marchand qui avait réussi et il a entendu parler pendant ses voyages des différentes versions de la Bible des Nestoriens chrétiens au desert, références que le Coran reproduit d'ailleurs souvent avec précision (le Christ dans le Coran est né dans un oasis et sous un palmier).

Il serait fascinant pour les musulmans de par le monde de comprendre combien leur livre bien aimé est profondément le produit des lieux et temps et de quelles manières il est le reflet des expériences personnelles du Prophète. Cependant, bien peu de musulmans sont autorisés à étudier leur livre religieux de ce point de vue. L'insistance avec laquelle on présente le texte du Coran comme infallible, verbe incréé de Dieu, a pour conséquence d'interdire tout discours analytique et de recherche.

Pourquoi Dieu serait-il influencé par les conditions socio-économiques du septième siècle en Arabie ? Pourquoi les circonstances personnelles du Messenger seraient-elles de quelque utilité pour comprendre le Message ? Le refus des traditionalistes de l'Histoire fait le lit des littéralistes islamo-fascistes leur permettant d'emprisonner l'Islam dans leurs certitudes de fer et leurs vérités absolues. Si le Coran était par contre vu comme un document historique,, alors on pourrait le réinterpréter pour l'adapter aux nouvelles époques. Des lois élaborées au septième siècle peuvent laisser la place alors aux besoins du vingt et unième siècle: c'est à partir de là que doit débiter la "réforme musulmane". Avec l'idée de départ que toute les idées, même les plus sacrées, doivent s'adapter aux réalités mouvantes. La tolérance est en rapport avec l'ouverture d'esprit, elle même est mère de la paix. C'est comme cela qu'il faut comprendre le "défi grave", dont parlait Sir Iqbal Sacranie, que posent les auteurs des attentats de Juillet.

Est-ce que Sir Iqbal Sacranie et son entourage seront d'accord pour que l'Islam soit modernisé ? Cela ferait partie de la solution. Sans quoi, ils ne sont que la partie "traditionnaliste" du problème.

THE RIGHT TIME FOR AN ISLAMIC REFORMATION

By Salman Rushdie Sunday, August 7, 2005 THE WASHINGTON POST

When Sir Iqbal Sacranie, head of the Muslim Council of Britain, admitted that "our own children" had perpetrated the July 7 London bombings, it was the first time in my memory that a British Muslim had accepted his community's responsibility for outrages committed by its members. Instead of blaming U.S. foreign policy or "Islamophobia," Sacranie described the bombings as a "profound challenge" for the Muslim community.

However, this is the same Sacranie who, in 1989, said that "Death is perhaps too easy" for the author of "The Satanic Verses." Tony Blair's decision to knight him and treat him as the acceptable face of "moderate," "traditional" Islam is either a sign of his government's penchant for religious appeasement or a demonstration of how limited Blair's options really are. Sacranie is a strong advocate of Blair's much-criticized new religious-hatred bill, which will make it harder to criticize religion, and he actually expects the new law to outlaw references to Islamic terrorism. He said as recently as Jan. 13, "There is no such thing as an Islamic terrorist. This is deeply offensive. Saying Muslims are terrorists would be covered [i.e., banned] by this provision." Two weeks later his organization boycotted a Holocaust remembrance

ceremony in London commemorating the liberation of Auschwitz 60 years ago. If Sir Iqbal Sacranie is the best Blair can offer in the way of a good Muslim, we have a problem. The Sacranie case illustrates the weakness of the Blair government's strategy of relying on traditional, essentially orthodox Muslims to help eradicate Islamist radicalism. Traditional Islam is a broad church that certainly includes millions of tolerant, civilized men and women but also encompasses many whose views on women's rights are antediluvian, who think of homosexuality as ungodly, who have little time for real freedom of expression, who routinely express anti-Semitic views and who, in the case of the Muslim diaspora, are -- it has to be said -- in many ways at odds with the Christian, Hindu, non-believing or Jewish cultures among which they live. In Leeds, from which several of the London bombers came, many traditional Muslims lead inward-turned lives of near-segregation from the wider population. From such defensive, separated worlds some youngsters have indefensibly stepped across a moral line and taken up their lethal rucksacks. The deeper alienations that lead to terrorism may have their roots in these young men's objections to events in Iraq or elsewhere, but the closed communities of some traditional Western Muslims are places in which young men's alienations can easily deepen. What is needed is a move beyond tradition -- nothing less than a reform movement to bring the core concepts of Islam into the modern age, a Muslim Reformation to combat not only the jihadist ideologues but also the dusty, stifling seminaries of the traditionalists, throwing open the windows to let in much-needed fresh air. It would be good to see governments and community leaders inside the Muslim world as well as outside it throwing their weight behind this idea, because creating and sustaining such a reform movement will require above all a new educational impetus whose results may take a generation to be felt, a new scholarship to replace the literalist diktats and narrow dogmatisms that plague present-day Muslim thinking. It is high time, for starters, that Muslims were able to study the revelation of their religion as an event inside history, not supernaturally above it. It should be a matter of intense interest to all Muslims that Islam is the only religion whose origins were recorded historically and thus are grounded not in legend but in fact. The Koran was revealed at a time of great change in the Arab world, the seventh-century shift from a matriarchal nomadic culture to an urban patriarchal system. Muhammad, as an orphan, personally suffered the difficulties of this transformation, and it is possible to read the Koran as a plea for the old matriarchal values in the new patriarchal world, a conservative plea that became revolutionary because of its appeal to all those whom the new system disenfranchised, the poor, the powerless and, yes, the orphans. Muhammad was also a successful merchant and heard, on his travels, the Nestorian Christians' desert versions of Bible stories that the Koran mirrors closely (Christ, in the Koran, is born in an oasis, under a palm tree). It ought to be fascinating to Muslims everywhere to see how deeply their beloved book is a product of its place and time, and in how many ways it reflects the Prophet's own experiences. However, few Muslims have been permitted to study their religious book in this way. The insistence that the Koranic text is the infallible, uncreated word of God renders analytical, scholarly discourse all but impossible. Why would God be influenced by the socioeconomics of seventh-century Arabia, after all? Why would the Messenger's personal circumstances have anything to do with the Message? The traditionalists' refusal of history plays right into the hands of the literalist Islamofascists, allowing them to imprison Islam in their iron certainties and

unchanging absolutes. If, however, the Koran were seen as a historical document, then it would be legitimate to reinterpret it to suit the new conditions of successive new ages. Laws made in the seventh century could finally give way to the needs of the 21st. The Islamic Reformation has to begin here, with an acceptance of the concept that all ideas, even sacred ones, must adapt to altered realities. Broad-mindedness is related to tolerance; open-mindedness is the sibling of peace. This is how to take up the "profound challenge" of the bombers. Will Sir Iqbal Sacranie and his ilk agree that Islam must be modernized? That would make them part of the solution. Otherwise, they're just the "traditional" part of the problem. The writer is a novelist and essayist whose works include "The Satanic Verses."

--

JE SUIS INDIGNEE PAR L'INDIGNATION DES INTEGRISTES

Le Monde du 26.06.07 Irshad Manji

L'anoblissement de Salman Rushdie a provoqué des vociférations bien hypocrites de la part des mollahs

Vancouver, où j'ai grandi, j'allais à l'école islamique tous les samedis. On nous y apprenait à nous méfier des juifs, qui adorent « mollah » au lieu d'« Allah », l'argent au lieu de Dieu. L'instituteur nous décrivait tous les juifs comme des affairistes. Pourtant, mon quartier voyait alors proliférer des commerces asiatiques, avec leurs devantures en mandarin, en cantonais, en japonais, en coréen, en hindi, en pendjabi, et même en ourdou, la langue officielle du Pakistan. Mais pas en hébreu. Ce constat m'a fait douter : et si mon école religieuse, au lieu de m'instruire, était en train de m'endoctriner ?

Cette interrogation est ravivée aujourd'hui, alors que le romancier Salman Rushdie, auteur des Versets sataniques, vient d'être fait chevalier par la reine d'Angleterre. Le ministre pakistanais des affaires religieuses a estimé qu'au vu des provocations littéraires de Rushdie et de ses blasphèmes envers l'islam, il n'y avait rien d'étonnant à ce que les musulmans s'offusquent de son anoblissement et manifestent leur colère par des attentats-suicides. Plusieurs membres du gouvernement pakistanais ont répercuté cette condamnation envers le Royaume-Uni, attisant l'indignation des communautés musulmanes en Europe et en Asie.

En tant que musulmane, en effet, je me sens indignée - par l'absurdité de telles réactions.

Je suis indignée parce que ce n'est pas la première fois que des honneurs décernés par le monde occidental suscitent la haine et la violence. En 1979, Abdus Salam, premier musulman (pakistanais) à recevoir le prix Nobel de physique, avait ouvert son discours de réception par la citation d'un verset du Coran. Alors qu'on aurait pu s'attendre que sa patrie lui rende hommage, des manifestants essayèrent de l'empêcher de revenir au pays et le Parlement alla jusqu'à le déclarer « non musulman » sous prétexte qu'il appartenait à une minorité religieuse. Aujourd'hui encore, son nom reste controversé, et les autorités ne le mentionnent que du bout des lèvres.

Je suis indignée par le nombre de femmes tuées chaque année au Pakistan pour avoir prétendument souillé l'honneur de leur famille, qui excède le nombre de détenus à Guantanamo. Les musulmans ont dénoncé, à bon droit, les sévices infligés aux prisonniers de Guantanamo. Mais qu'en est-il de leur louable indignation quand il s'agit du meurtre de musulmans par d'autres musulmans ?

Je suis indignée quand, en avril 2006, j'entends les mollahs d'une mosquée extrémiste pakistanaise lancer une fatwa contre les accolades. La ministre pakistanaise du tourisme s'était en effet laissé donner l'accolade par son moniteur de parachute, après avoir réussi un saut au profit d'une organisation caritative française destinée à récolter des fonds pour les victimes du séisme qui a frappé le Pakistan en 2005. Les religieux, décrétant que l'accolade entre un homme et une femme constituait « un grave péché », ont demandé sa démission.

Je suis indignée par leur fatwa qui confine les femmes à la maison et les oblige à porter le voile en toutes circonstances. Je suis indignée par la fermeture forcée des commerces de disques et de vidéos. Je suis indignée par la faiblesse du gouvernement qui cède au chantage des fanatiques menaçant de lancer des attentats-suicides s'ils rencontrent la moindre opposition.

Je suis indignée par la mort d'une trentaine de musulmans dans l'attentat organisé à Kaboul par des musulmans, par la mort de quatre-vingts autres aux mains de « rebelles » islamistes, et par le silence du gouvernement pakistanais qui n'a pas fait la moindre déclaration officielle pour déplorer ces attaques visant des coreligionnaires. Je suis indignée de voir que, au milieu de tels massacres fratricides, un athée comme Salman Rushdie puisse se retrouver en haut de la liste des hommes à abattre.

Surtout, je suis indignée par l'attitude de ces nombreux musulmans qui ne semblent eux-mêmes pas suffisamment indignés pour s'opposer massivement à ces ambassadeurs divins autoproclamés. Nous n'avons cessé de déplorer l'exploitation de l'islam par les intégristes, mais quand l'occasion se présente de répliquer vigoureusement à leurs hurlements, nous nous retranchons dans le mutisme. Entre les clameurs des intégristes et le silence des modérés, quelle voix portera le plus ?

Je sais bien qu'il n'est pas facile de résister à l'intimidation. Au printemps, le monde musulman a encore resserré la vis : à l'initiative du Pakistan, l'Organisation de la conférence islamique a fait pression sur le Conseil des droits de l'homme aux Nations unies pour adopter une résolution contre la « diffamation de la religion ». Concernant spécifiquement l'islam, et non les croyances en général, cette résolution autorise les régimes autoritaires à réprimer toute liberté d'expression en se prévalant de la légitimité d'une instance internationale.

Cependant, le peuple pakistanais arrive parfois à montrer qu'il n'est pas complètement sous la coupe des chefs religieux et politiques. L'an dernier, des groupes citoyens ont contesté un ensemble de lois misogynes en vigueur depuis trois décennies et prétendument fondées sur le Coran. Leurs critiques, respectueuses de la religion, ont incité les mollahs eux-mêmes à admettre que ces lois avaient été établies par les hommes, et non dictées par Dieu.

Tout récemment, les Pakistanais ont amené le gouvernement à lever certaines restrictions sur la presse. Mon livre, traduit en ourdou et téléchargeable sur Internet, connaît d'ailleurs une diffusion spectaculaire, bien que les autorités religieuses en interdisent la commercialisation : car elles ne peuvent empêcher les Pakistanais, ou d'autres musulmans, d'assouvir leur profond désir de débat.

Dans ce contexte, il est grand temps d'en finir avec l'hypocrisie qui gangrène l'islam. Ce n'est pas Salman Rushdie qui pose problème. Ce sont les musulmans.

Salman Rushdie avait vu sa tête mise à prix à 2 millions de dollars. Les enchères sont passées à 2,5 millions, et elles n'ont pas fini de monter. Le gouvernement

iranien, principal donateur, assure que c'est là un investissement rentable. Il semblerait que les juifs ne soient pas les seuls à être redoutables en affaires.

AFFAIRE SALMAN RUSHDIE : CE QUE L'OCCIDENT NE VEUT PAS COMPRENDRE 28 juin 2007

Le Figaro Publié le 28 juin 2007

Par Ayaan Hirsi Ali, ancien député hollandais, d'origine somalienne, elle a écrit le scénario du film Soumission, dont l'auteur, Theo Van Gogh, a été assassiné par un islamiste radical, ainsi que sa biographie, intitulée Infidèle. Copyright 2007 Global Viewpoint.

Imaginez une foule d'Anglais manifestant à Londres, brandissant des calicots à l'effigie de Muhammad - la paix soit sur lui - portant des exemplaires du Coran, des reproductions de la Kaaba de La Mecque et des drapeaux saoudiens. Imaginez-les en train de dresser un bûcher et d'y précipiter ces objets un par un, vociférant « Longue vie à la reine » à chaque fois que le brasier repart.

Ce serait l'équivalent de ce qui vient de se dérouler dans la ville de Multan, située dans la partie orientale du Pakistan, où des étudiants, adeptes d'une ligne dure de l'islam, ont brûlé des panneaux à l'effigie de la reine Élisabeth et de Salman Rushdie en criant : « Tuez-le, tuez-le ! » en réponse à la récente élévation de l'écrivain au titre de lord.

Ce genre de foule enragée s'observe rarement dans le monde occidental moderne (exception faite des hooligans lors des matchs de football). Mais elles sont devenues monnaie courante dans le monde musulman chaque fois qu'un pape, un caricaturiste ou maintenant une reine franchit une ligne mouvante tracée par les forces de l'intolérance.

Un nombre toujours croissant de musulmans de par le monde se sent engagé dans une lutte à mort avec l'Occident sur le champ idéologique, pour le pouvoir, le territoire et l'accès à des ressources limitées. Comme dans toutes les guerres de l'histoire humaine, les symboles y sont d'importance. Mais c'est tout spécialement vrai dans la mentalité islamique, gouvernée par un très rigide code d'honneur - et de déshonneur. Dans ce contexte, les symboles ne constituent pas tant des images qu'une raison de vie ou de mort. Ils incarnent l'honneur (qui doit être défendu au péril de sa vie) et son contraire (qu'il faut éviter à tout prix, quitte à tuer ou à mourir). Qui s'en tient éloigné et considère ces symboles comme autant d'âneries a déjà perdu l'honneur.

Ce code d'honneur affecte toutes les strates de la société musulmane, qu'il s'agisse de la famille, de la tribu ou de l'oumma. Tout musulman enfreignant ce code - et c'est le crime dont Salman Rushdie s'est rendu coupable - doit être mis à mort. Il a jeté l'opprobre sur l'islam, gravement, deux fois déjà. D'abord, il a quitté l'islam. Ensuite, il a insulté son infailible fondateur. La reine Élisabeth, dans leur esprit, a ajouté l'injure à l'offense en honorant Rushdie. Une gifle lancée à la face d'1,5 milliard de musulmans ! L'islam est une religion tribale combinée à une mouvance politique. Dans cet univers mental, que la profanation d'une de ses

icônes sacrées reste sans suites est synonyme de capitulation. Ce n'est pas tant la réalité objective de cette capitulation qui fait problème que sa perception.

Beaucoup d'Occidentaux ne voient en leurs drapeaux que de simples pans de tissu salués durant les événements sportifs et seulement chéris par une poignée de patriotes. Mais aux yeux des masses ardentes, tribales et masculines qui ont fait allégeance à l'islam, ces bannières incarnent l'honneur national. Le drapeau saoudien est à chaque musulman (et pas seulement pour ceux d'Arabie saoudite) ce que le drapeau américain et la croix du Christ représentent pour chaque Américain dévoué à son pays et marqué par sa foi chrétienne. La phrase écrite sur le drapeau vert « Il n'y a de dieu que Dieu, Mahomet est son prophète », gage d'allégeance à l'islam, est en outre soulignée d'un sabre.

Les Occidentaux ont trop souvent haussé les épaules quand leurs propres icônes étaient profanées par le pied du soldat ou par le barbarisme tribal - lorsque par exemple l'image de la reine est brûlée en place publique. L'Ouest a compris que la faiblesse rend les djihadistes encore plus féroces et attire plus sûrement les recrues avides de suicide pour l'amour de Ben Laden, que toutes les guerres en Afghanistan, en Irak et en Palestine réunis. Au lieu de s'enfermer dans son mutisme, l'Occident doit réagir en unissant ses forces pour défendre vigoureusement ses symboles et les piliers de sa civilisation, laquelle, en dépit de toutes ses failles, continue d'offrir la meilleure qualité de vie possible pour une majorité de ses citoyens.

Les appels à la contrition doivent être reçus avec le plus grand stoïcisme. L'Ouest ne doit rien céder d'un pouce sur sa position. Il doit plutôt demander des comptes aux gouvernements qui, comme celui du Pakistan, encouragent ces actes barbares et soufflent à l'occasion sur le feu. Les États-Unis et la Grande-Bretagne doivent exiger que le ministre pakistanais des Affaires religieuses, Mohammed Ijaz ul-Haq, démissionne pour avoir déclaré au Parlement d'Islamabad : « L'Occident accuse les musulmans d'extrémisme et de terrorisme. Ce serait justice qu'un kamikaze s'y fasse exploser, sauf si le gouvernement britannique présente ses excuses et retire son titre de lord à Salman Rushdie. »

Sur cette « affaire Salman Rushdie », qui concerne beaucoup d'autres « apostats », le dramaturge nigérian Wole Sorinka a raison d'affirmer que l'Occident commet une erreur fatale en laissant les forces de l'intolérance « définir les limites du domaine de l'insulte ». L'Occident doit rester maître de son territoire. En anoblissant Salman Rushdie, la reine a honoré la liberté de conscience et cette créativité chéris par l'Occident. Ce geste a fait d'elle non pas le symbole d'une monarchie caduque, mais l'essence même de notre art de vivre. Longue vie à la reine !

FIGHTING WORDS ON SIR SALMAN July 15, 2007

By RACHEL DONADIO Published: July 15, 2007

When Britain awarded a knighthood to Salman Rushdie last month, many across the Muslim world protested. They viewed the honor as a direct insult, an official endorsement of a writer whose novel "The Satanic Verses" they deemed a blasphemous attack on Islam. The Iranian government denounced it as "an obvious example of fighting against Islam by high-ranking British officials." The Pakistani Parliament passed a resolution condemning the knighthood, while the minister of religious affairs suggested it would justify future suicide bombings. In a

letter to The Guardian, the leaders of 12 British Muslim groups decried the knighthood as "a deliberate provocation and insult to the 1.5 billion Muslims around the world."

Salman Rushdie in London in 1995. It was the first time he had appeared in public since the 1989 fatwa.

The response prompted flashbacks to February 1989, when Ayatollah Ruhollah Khomeini issued a fatwa sentencing Rushdie and his publishers to death. These days, most intellectuals and editorialists are on Rushdie's side, as they were back then. But it's instructive to return to the fatwa period, when some important literary and political voices were critical of Rushdie.

Among them was Jimmy Carter. In a March 1989 Op-Ed article in The New York Times titled "Rushdie's Book Is an Insult," Carter argued that "The Satanic Verses" was guilty of "vilifying" Muhammad and "defaming" the Koran. "The author, a well-versed analyst of Moslem beliefs, must have anticipated a horrified reaction throughout the Islamic world," Carter wrote. While condemning the death sentence and affirming Rushdie's right to free speech, the former president argued that "we have tended to promote him and his book with little acknowledgment that it is a direct insult to those millions of Moslems whose sacred beliefs have been violated and are suffering in restrained silence the added embarrassment of the Ayatollah's irresponsibility."

Another critic was the novelist and essayist John Berger, who wrote in The Guardian in February 1989: "I suspect that Salman Rushdie, if he is not caught in a chain of events of which he has completely lost control, might, by now, be ready to consider asking his world publishers to stop producing more or new editions of 'The Satanic Verses.' Not because of the threat of his own life, but because of the threat to the lives of those who are innocent of either writing or reading the book. This achieved — Islamic leaders and statesmen across the world might well be ready to condemn the practice of the Ayatollah issuing terrorist death warrants. Otherwise a unique 20th-century holy war, with its terrifying righteousness on both sides, may be on the point of breaking out sporadically but repeatedly - in airports, shopping streets, suburbs, city centers, wherever the unprotected live."

Roald Dahl was even sterner. In a letter to The Times of London, Dahl called Rushdie "a dangerous opportunist," saying he "must have been totally aware of the deep and violent feelings his book would stir up among devout Muslims. In other words, he knew exactly what he was doing and cannot plead otherwise. This kind of sensationalism does indeed get an indifferent book on to the top of the best-seller list, — but to my mind it is a cheap way of doing it." The author of dark children's books and stories for adults (who himself once had police protection after getting death threats) also advocated self-censorship. It "puts a severe strain on the very power principle that the writer has an absolute right to say what he likes," he wrote. "In a civilized world we all have a moral obligation to apply a modicum of censorship to our own work in order to reinforce this principle of free speech."

While calling the death sentence outrageous, John le Carré agreed. "I don't think it is given to any of us to be impertinent to great religions with impunity," the spy novelist told The New York Times in May 1989. "I am mystified that he hasn't said: 'It's all a mess. My book has been wildly misunderstood, but as long as human lives are being wasted on account of it, I propose to withdraw it.' I have to say that would be my position." Le Carré elaborated in "Salman Rushdie: Sentenced to Death"

(1990), a biography by W.J. Weatherby. At a time when the leading American bookstore chains refused to carry the novel out of concern for their employees' safety, "again and again, it has been within his power to save the faces of his publishers and, with dignity, withdraw his book until a calmer time has come," Le Carré said. "It seems to me he has nothing more to prove except his own insensitivity." Le Carré also questioned defending the book on literary merit alone: "Are we to believe that those who write literature have a greater right to free speech than those who write pulp? Such elitism does not help Rushdie's cause, whatever that cause has now become."

Le Carré's reference to the "dignity" of the publishers versus the "insensitivity" of the author reflects another strain evident in the British response: disdain for an immigrant arriviste who is unapologetic about his ambitions and who criticizes the British government rather than, say, expressing gratitude, as if that were the essential role of the artist. "The British government, the British people, do not have any affection for the book," Sir Geoffrey Howe, then the foreign secretary, said in a BBC interview. "The book is extremely critical, rude about us. It compares Britain with Hitler's Germany. We do not like that any more than the people of the Muslim faith like the attacks on their faith contained in the book. So we are not sponsoring the book. What we are sponsoring is the right of people to speak freely, to publish freely."

The poet Stephen Spender demonstrated in support of Rushdie when the Indian government banned "The Satanic Verses" four months before the fatwa. But writing in *The Spectator* in 1992, he blamed multicultural Britain for Rushdie's situation. "It is mass immigration that has got him into the trouble in which he now finds himself," Spender wrote. "One cannot take it for granted that a global population hotchpotch of the kind which Mr. Rushdie envisages would be a world safe not just for him, but for democracy. Democracy is threatened in many countries now by immigration, partly because immigration provokes the most reactionary forces in the countries now receiving immigrants, — partly because the immigrants themselves are by no means always upholders of democracy."

Writing in *The New Republic* in 1990, the essayist and journalist Paul Berman perhaps summed up the situation back then best: "A picture of Rushdie wielding a sword in the struggle between East and West is the key to almost every aspect of this astounding affair. But which way does the sword point, East or West?" The honor given to Sir Salman from the heart of the British establishment seems to have provided one answer.

Rachel Donadio is a writer and editor at the Book Review.

SALMAN RUSHDIE : «LE 11 SEPTEMBRE JE DEVAIS PRENDRE UN AVION...»

Il incarne l'écrivain persécuté, victime d'une fatwa lancée par l'ayatollah Khomeiny en 1989, après la parution des «Versets sataniques». Salman Rushdie publie en France un savoureux recueil de chroniques consacrées à la politique internationale, mais aussi au rock, au football, à la littérature mondiale. Rencontre. Propos recueillis par Sébastien Le Fol et Etienne de Montety

[18 octobre 2003] [Figaro Magazine](#)

Dans le paisible salon de son agent à Londres, dans le quartier de Bloomsbury, Salman Rushdie reçoit. Rien d'une star minutée par un agenda surchargé ; au contraire, l'écrivain savoure la vie, prend le temps de la discussion, se prête de bonne grâce à une séance photo. Il parle anglais et comprend le français, sort

avec une jolie femme, lit Robbe-Grillet et J. M. Coetzee, récent Prix Nobel. Il faut imaginer Salman heureux.

Le Figaro Magazine - Le public français a de vous l'image d'un homme traqué, coupé du monde. Comment vivez-vous aujourd'hui ?

Salman Rushdie - Je mène une vie normale depuis plusieurs années. Je voyage entre l'Angleterre et les Etats-Unis, j'écris, je m'intéresse au monde dans lequel je vis. Ainsi, en 1994, lors d'un séjour aux Etats-Unis, j'ai fait le pari d'expliquer aux Américains le foot, eux qui ne s'intéressent qu'au football américain et au baseball. Je pensais aussi aux millions de femmes qui ne comprennent pas ce qu'est un hors-jeu ou un corner. J'ai tenté de leur transmettre l'expérience d'un supporter. Et de répondre à cette question : pourquoi un petit Londonien devient-il supporter d'Arsenal plutôt que de Tottenham ? C'est mystérieux, mais le jour où il choisit un camp, il ne change jamais.

Où étiez-vous le 11 septembre 2001 ?

Au Texas, pour la promotion de mon roman Furie. Ce 11 septembre au matin, je devais prendre un avion pour Minneapolis. Le trafic a été totalement interrompu et j'ai donc passé, comme tout le monde, trois heures devant un écran à voir et revoir les avions emboutir les tours. J'ai ressenti la même chose que si on avait cambriolé ma maison. Quelques semaines plus tard, je suis rentré à New York. L'atmosphère avait changé. Il fallait montrer sa carte d'identité à tout bout de champ, prouver que l'on habitait la ville ou qu'on y travaillait. Les témoins de la tragédie se souviennent du bruit qu'elle fit. Quand je me suis rendu sur les lieux, j'ai été frappé par l'odeur du béton, du métal fondu. J'ai mis six heures à faire le tour des décombres : qu'on se représente Ground Zero comme un espace grand comme la zone entre Trafalgar Square et Parliament Square.

On ne peut pas faire de comparaison entre les menaces qui se sont portées sur moi et cet attentat. La fatwa lancée par l'Iran était un problème entre les islamistes et moi. Le 11 septembre concerne tout le monde. Pas de comparaison, donc, mais un lien, évidemment.

Vous décrivez Ben Laden comme un personnage de Shakespeare. Pourquoi ?

Après les attentats, je me suis penché sur la personnalité de Ben Laden et j'ai été frappé par ceci : c'est un personnage de Jules César. Comme Brutus et Casca, qui se recommandaient d'augures et de présages pour justifier leur geste, Ben Laden explique qu'il a eu une vision : un rêve dans lequel il y aurait un match de football entre les Etats-Unis et Al Qaida dont les joueurs seraient habillés en pilote d'avion. C'est, dans les deux cas, une même conception du mal étayé par le surnaturel.

Votre compatriote Arundhati Roy, dans un article retentissant publié par la presse internationale, a attribué la responsabilité du 11 septembre à la pauvreté et à l'écart grandissant entre pays riches et pays pauvres. Partagez-vous cette idée ?

Arundhati Roy est devenue folle : elle prédit l'avenir. Moi, j'en suis incapable. Elle met en cause le fossé entre le Nord et le Sud. Or, regardez les terroristes : ils viennent des pays arabes riches, ont fait de bonnes études, maîtrisent les technologies les plus modernes. A l'inverse, si le terrorisme était la conséquence de la pauvreté, tous les pays pauvres devraient être hors-la-loi. Or, ce n'est pas le cas. Pourquoi ? En réalité, Ben Laden ne s'intéresse pas aux pauvres, mais il aspire au pouvoir sur les hommes.

Vous dites que le combat du nouveau siècle opposera le terrorisme à la sécurité. Est-ce une autre manière de formuler un affrontement entre l'Islam et l'Occident tel que l'envisage l'essayiste Samuel Huntington ?

Le « choc des civilisations » est une notion réductrice. Il sous-tend l'idée de deux blocs monolithiques. Or les pays musulmans sont eux-mêmes divisés sur leurs alliances (certains ont même servi dans le camp anglo-saxon). Une nouvelle fois il faut se garder de renvoyer les deux camps dos à dos. Rappelons aussi que l'Occident n'a jamais envoyé de terroristes dans les pays musulmans.

Selon vous, les Etats-Unis et la Grande-Bretagne ont-ils eu raison de faire la guerre en Irak ?

Autant je fus favorable à la première guerre du Golfe et à l'intervention en Afghanistan, autant j'étais réticent à l'intervention de mars dernier, même si je ne pleure pas Saddam Hussein. Le problème de l'intervention des Américains est qu'ils n'ont pas prévu l'avenir. Ils n'ont aucun scénario pour administrer l'Irak post-Saddam : avec qui, comment, etc. Le paradoxe est que l'Irak est en train de devenir le pays terroriste qu'il n'était pas.

Vous vous alignez donc sur la position française ?

Les Français me déconcertent : il y a deux ans, un de vos journaux titrait : « Nous sommes tous Américains » ; maintenant, vous vous démarquez d'eux. La position française à l'ONU et la menace de veto qu'elle a fait planer ont eu pour effet de faire voler en éclats les Nations unies. Les dommages sont énormes. Qu'est-ce que l'ONU à présent ? L'organisation des nations désunies.

Le problème des Français, comme celui des Britanniques, est que ce sont d'anciennes puissances coloniales qui refusent leur effacement dans le monde. Pour Blair, s'aligner sur les Etats-Unis était un moyen de revenir au premier plan de la scène internationale. Pour la France, s'y opposer c'était aussi, à sa manière, redorer son prestige mondial.

Dans son dernier essai, l'écrivain français Bernard-Henri Lévy met en cause le double jeu du Pakistan. Partagez-vous son analyse ?

Il a raison. Le Pakistan est un pays dangereux. Le pouvoir, les services secrets ont joué un jeu ambigu avec le terrorisme. Le général Moucharraf a passé un accord avec les terroristes - notamment cachemiris - pour qu'ils puissent s'entraîner sur le sol pakistanais. L'Occident a été naïf. Il a soutenu ce régime, mais sans conditionner son appui à des règles de bonne conduite d'ordre économique et politique, pour résoudre le problème du trafic de drogue, de la corruption, du pouvoir nucléaire, etc.

Vous vous définissez comme un laïc militant. En quoi croyez-vous ?

Je ne crois en rien sur le plan religieux. Quand je regarde les croyants, je suis soulagé de ne pas l'être. Les intégristes pensent souvent que les non-croyants n'ont pas de morale. C'est bien sûr faux : je crois en la liberté. Je n'ai rien contre les religieux : mon grand-père était un croyant fervent. Il observait tous les principes de l'islam, il était très ouvert et reste pour moi un modèle de tolérance.

Pourtant il y a dans le monde des personnalités religieuses admirables. Jean-Paul II ?

Je ne suis pas un fan du pape.

Et le dalaï-lama, prix Nobel de la paix ?

Le Nobel, Henry Kissinger aussi l'a eu.

En 1999, vous vous amusiez à décerner le titre de « Crétin de l'année » à Peter Handke pour ses positions sur la Serbie. Qui remporte la palme en 2003 ?

Le département d'Etat américain pour son inconséquence dans la crise en Irak ; je l'attribue donc collégialement à George W. Bush, Condoleeza Rice, Donald Rumsfeld.

A propos de Handke, vous citez Susan Sontag, reprenant à votre compte ses propos disant que Handke devrait être «achevé littérairement». Drôle d'exemple de tolérance, non ?

Peter Handke a défendu Milosevic. Il est à mes yeux détruit comme référence intellectuelle. Et ridicule de surcroît. Mais, bien sûr, je ne suis pas pour qu'on l'«achève» au sens strict : c'est de l'humour noir.

Contrairement à beaucoup d'intellectuels occidentaux, vous ne semblez pas effrayé par la mondialisation ?

Qu'on le veuille ou non, la mondialisation est là. On ne peut pas revenir en arrière. Les gens qui s'y opposent au nom de la culture sont les premiers à en profiter comme consommateurs de biens dont elle favorise la diffusion. Ceux qui en Europe se sont réjouis de l'échec de la conférence de Cancun se rendent-ils compte que les premiers à en souffrir seront les pays pauvres ? Le progrès, même imparfait, est toujours préférable à la récession.

Prenez l'Inde, pays arriéré il y a encore quinze ans. Aujourd'hui, la ville de Madras est devenue un haut lieu de la technologie. L'Inde en général est en pointe dans le domaine de l'informatique, de l'intelligence artificielle. Des multinationales comme Coca-Coca et British Airways ont recours à l'Inde pour des services de gérance informatique. Un jour, l'Inde a dû faire un choix entre la voie «Gandhi» et la voie «Nehru», entre la simplicité archaïque du village et la modernité économique.

LE PARADOXE DE L'AMERIQUE

Par Salman RUSHDIE Le lundi 11 février 2002

En dehors de chez eux, les succès des Etats-Unis ne leur valent pas beaucoup de sympathie.

Ce n'est pas le moment pour les Etats-Unis d'ignorer le reste du monde et de décider de faire cavalier seul, sauf à vouloir tout perdre après avoir tout gagné.

n nous annonçait une campagne longue et hideuse, et elle l'est effectivement. Le combat de l'Amérique contre le terrorisme est entré dans sa seconde phase, caractérisée par la tempête qui fait rage autour du statut et des droits des prisonniers détenus au camp X-ray, et par la frustration qu'engendre son incapacité à mettre la main sur Ben Laden et le mollah Omar. D'autre part, si l'Amérique attaque d'autres pays suspectés d'héberger des terroristes, elle le fera très certainement toute seule.

En dépit de ses succès militaires, l'Amérique se trouve maintenant confrontée à un adversaire idéologique d'une tout autre envergure, qui pourrait bien se révéler aussi difficile à neutraliser que l'Islam militant: l'antiaméricanisme, qui, partout dans le monde, se manifeste chaque jour avec un peu plus d'éclat. Le point positif est que l'ère posttalibane constitue pour les fanatiques islamistes une période on ne peut plus sombre. Morts ou vivants, Oussama ben Laden et le mollah Omar ressemblent à ces guerriers impies, qui autrefois poussaient leurs hommes au martyre, alors qu'eux-mêmes se retranchaient derrière leurs collines. De plus, si les rumeurs persistantes sont fondées, l'élimination du noyau terroriste afghan a peut-être empêché un coup d'Etat islamiste contre le président pakistanais Pervez Musharraf, organisé en sous-main par les éléments les plus extrémistes des forces

armées et des services secrets du pays - tels que le terrifiant général Hamid Gul. Et le président Musharraf, loin d'être lui-même un enfant de choeur, a été contraint d'arrêter les chefs des groupes terroristes cachemiris qu'il soutenait jadis. Partout dans le monde, on est en train de tirer les leçons de l'intervention américaine en Afghanistan.

Par ailleurs, le jihad n'est plus cette idée «inoffensive» qu'elle était encore à l'automne dernier. Les Etats soupçonnés de secourir les terroristes tentent soudain de redorer leur image, allant jusqu'à faire arrêter quelques voyous. De la même manière, l'Iran a accepté la légitimité du nouveau gouvernement afghan. Même la Grande-Bretagne, qui s'est montrée bien plus tolérante que d'autres nations à l'égard du fanatisme islamiste, commence à faire la distinction entre le fait de combattre l'«islamophobie» et celui d'offrir refuge à des êtres de la pire espèce.

L'Amérique a fait, en Afghanistan, ce qui devait être fait, et l'a bien fait. Mais hélas, en dehors de ce pays, ses succès ne lui ont pas valu beaucoup de sympathie. Au contraire: l'efficacité de la campagne américaine a certainement contribué à renforcer la haine des populations de certaines régions du monde à l'égard des Etats-Unis. En Occident, les pourfendeurs de la campagne afghane enragent car les faits leur donnent tort sur tous les points: non, les forces américaines n'ont pas connu l'humiliation subie par les Russes; oui, les frappes aériennes ont bien fonctionné; non, l'Alliance du Nord n'a pas massacré de civils à Kaboul; oui, les talibans, en tyrans honnis qu'ils étaient, ont abandonné toutes leurs positions, y compris leurs bastions du Sud; non, l'Amérique n'a pas peiné à faire sortir les militants de leurs forteresses souterraines. Et oui, les diverses factions ont réussi à former un nouveau gouvernement qui semble bénéficier d'un large soutien parmi la population. Dès lors, dans les mondes arabes et musulmans, ceux qui rendent l'Amérique responsable de leur sentiment d'impuissance se sentent plus impuissants que jamais.

Comme toujours, le radicalisme antiaméricain se nourrit de la colère qu'alimentent un peu partout les souffrances des Palestiniens; il est vrai que la conclusion d'un accord de paix acceptable au Moyen-Orient serait le meilleur des remparts contre la propagande des fanatiques. Mais si cet accord se concluait dès demain, l'antiaméricanisme ne faiblirait pas pour autant: il est également devenu un commode écran de fumée, qui masque les nombreuses défaillances des sociétés musulmanes - leur corruption, leur incompétence, l'oppression qu'elles exercent sur leurs peuples, leur stagnation sur les plans économique, scientifique et culturel. La haine de l'Amérique est devenue une sorte de repère identitaire, et elle a permis l'émergence d'une rhétorique vantarde et violente, qui encourage les hommes à brûler des drapeaux et leur donne un sentiment d'autosatisfaction.

Ces temps-ci, ces accusateurs semblent aussi nombreux à l'extérieur qu'à l'intérieur du monde musulman. Quiconque a visité l'Angleterre ou l'Europe, ou (simplement) suivi les conversations publiques là-bas ces cinq derniers mois, aura été frappé, voire choqué, par la profondeur du sentiment antiaméricain au sein de larges couches de la population. L'antiaméricanisme occidental est un phénomène radicalement plus pétulant que son pendant islamique, et davantage per son nalisé. Les pays musulmans n'aiment pas la puissance américaine, son «arrogance», ses succès; mais dans le monde occidental non américain, l'objection principale concerne apparemment le peuple américain. Nuit après nuit, je me suis retrouvé à écouter les diatribes des Londoniens contre les égarements du peuple américain

(«il ne se préoccupe que de ses [propres] morts»). Le patriotisme américain, son obésité, son émotivité, son égocentrisme: voilà les enjeux cruciaux.

Il ne serait pas étonnant que dans le climat d'hostilité actuel, l'Amérique ne parvienne pas à réagir aux critiques constructives, ou pire: qu'elle commence à se comporter comme la superpuissance qu'elle est, prenant des décisions et pesant de (tout) son poids, sans égard pour les sujets d'inquiétude de ce qu'elle perçoit comme un monde malveillant. Le traitement infligé aux détenus du camp X-ray est un symptôme inquiétant. L'administration Bush ne traite plus avec mépris les conventions internationales, comme c'était le cas au début de son mandat, et il est important pour elle de ne pas cesser de rechercher un consensus. La puissance et la richesse ne seront peut-être jamais populaires, mais, plus que jamais, nous avons besoin que les Etats-Unis exercent leur pouvoir économique et si possible de façon responsable. Ce n'est pas le moment d'ignorer le reste du monde et de décider de faire cavalier seul, sauf à vouloir tout perdre après avoir tout gagné.

"EN ECRIVANT MON LIVRE, JE PENSAIS A LA CHUTE DE L'EMPIRE ROMAIN"

Toile de fond de "Furie", son nouveau roman au contenu prémonitoire, New York est aussi le dernier refuge de l'auteur des "Versets sataniques", harcelé par les islamistes. Rencontre avec un écrivain qui a pour l'Amérique la fascination de l'émigrant et la vigilance critique d'un intellectuel riche d'une double culture, indienne et occidentale.

Depuis 1989, depuis la parution de ses *Versets sataniques*, Salman Rushdie est l'objet d'une fatwa lancée contre lui par l'ayatollah Khomeyni: il avait osé y représenter Mahomet et les siens sous les traits d'hommes dissolus... De ce jour, le romancier baroque des *Enfants de minuit* (1983), ce roman enchanté qui racontait tout ensemble la naissance de l'Inde moderne et celle de l'auteur (en 1947), est devenu un être à part. Menacé de mort, continuellement contraint à la fuite, symbole d'un combat contre le fanatisme religieux. Et très vite, cette réputation-là a dépassé celle de l'amoureux de la vie, du langage, du puissant et visionnaire auteur qui n'a jamais cessé d'écrire, malgré ses exils successifs. Se risquant même parfois à se mettre en scène: de l'inoubliable *Dernier soupir du Maure* (1996) - traversée généreuse des mondes et des imaginaires - jusqu'à *La Terre sous ses pieds* (1999) qui mêle avec facétie histoires d'amour et histoires de rock, Orient et Occident...

Etrange destin que celui de cet homme né à Bombay, qui a longtemps vécu en Angleterre (où il est arrivé en 1961), et qui après de nombreuses années d'errance forcée a choisi de s'installer à New York, tel le héros de son dernier roman, *Furie*. A l'âge de 55 ans, Malik Solanka, professeur anglais d'origine indienne, vient de quitter Londres et le domicile conjugal pour vivre à New York. Il est mal dans sa peau. La rage l'habite. Il croit percevoir en lui des poussées meurtrières. Et, lorsque trois jeunes femmes sont tuées, il est pris d'une étrange panique. Dans une ville où montent les tensions, le professeur Solanka cherche sa route à tâtons...

Dans le contexte actuel, le New York que nous conte Rushdie dans *Furie* semble lourd de prémonitions. La mort y plane, dans la banalité des jours ordinaires... Toujours imprécatoire et pamphlétaire, le style de l'écrivain pourtant y a changé. Plus linéaire, plus simple: trop simple? *Furie* aurait peut-être reçu un accueil moins

enthousiaste sans les événements du 11 septembre... Le romancier qui nous reçoit est paradoxalement détendu, disert, attentif et se fait volontiers blagueur. L'entretien placé sous le signe du sérieux sera plusieurs fois ponctué d'éclats de rire et de plaisanteries féroces...

Télérama : *Furie*, votre dernier roman, évoque en partie votre installation à New York, en 1999. Quelle vision aviez-vous alors de cette ville ? Étiez-vous sensible à cette idée de melting-pot qui y est souvent associée ?

Salman Rushdie : C'est une ville que je connais depuis les années 70. Pile au moment où on construisait les Twin Towers. Non, en fait elles étaient achevées, mais il n'y avait encore rien à l'intérieur... Je me souviens de ce bar au dernier étage ; personne n'était jamais allé si haut. On avait aussi la sensation que ces tours seraient là jusqu'à la fin des temps. Je crois que ce qui m'a toujours irrésistiblement attiré vers New York, c'est encore le fait que ce soit une ville d'immigrants, de gens qui viennent de toute la planète, mais aussi du reste de l'Amérique. New York est certainement un pays à l'intérieur de l'Amérique ; tous les vieux New-Yorkais vous le diront. C'est un trait caractéristique des mégalo-poles : Paris n'est pas la France, Londres n'est pas l'Angleterre, et Bombay n'est pas l'Inde. Entre ces mégalo-poles et le reste du pays, il y a d'ailleurs une défiance mutuelle. Par exemple, les derniers championnats nationaux de base-ball ont opposé en finale deux équipes de New York ; le reste de l'Amérique n'a pas aimé ça, et les audiences télé ont été très mauvaises.

De même, les Indiens se méfient de Bombay qui représente l'argent, la mode, la superficialité tandis que Delhi incarne le pouvoir et Calcutta les intellectuels. Bombay est semblable à New York sur bien des points, la partie basse de la ville s'étire sur une presqu'île qui ressemble beaucoup à Manhattan. Et quand je suis à New York, des images de Bombay se superposent. Il y a même des coïncidences étranges : Bombay est devenue anglaise lors du mariage de la reine Catherine du Portugal avec le roi Charles II en 1661 ; la ville de Bombay, un port naturel très protégé, était la dot exigée par les Anglais, sous prétexte que la reine Catherine était vraiment très moche... Et Bombay et New York ont finalement la même reine puisque cette même Catherine de Bragança a donné son nom au quartier du Queens.

Télérama : Vous attendiez quelque chose de particulier de cette "New York way of life" ?

Salman Rushdie : Absolument. En fait, ça fait très longtemps que j'avais envie de m'installer à New York. Bien avant la fatwa. Après c'était compliqué et j'ai renoncé. Et, il y a deux ans, quand j'ai vu que ça redevenait possible, je me suis dit que c'était le moment. A New York je me sens chez moi. J'aime cette ville. Plus en tout cas que Malik Solanka, le héros de *Furie*. J'imagine que ça peut être une déception pour ceux qui auront vu dans ce personnage un reflet de moi-même. Il est bien plus dur, plus critique que moi à l'égard de l'Amérique... C'est vrai qu'il a mon âge et vient des mêmes horizons, mais la comparaison s'arrête là. Je n'ai pas, moi, été sexuellement abusé quand j'étais enfant... En fait, je voulais surtout utiliser Malik comme véhicule de certaines critiques qu'on fait à l'Amérique - la surabondance, la surconsommation, ces femmes qui ressemblent à des poupées... - et le pousser jusqu'à l'extrême. Ce livre n'est en aucun cas un livre de confession.

Télérama : Depuis votre installation, y a-t-il des choses qui vous ont déçu à New York ?

Salman Rushdie : Ce que j'espérais le plus, c'est que ce séjour donne naissance à un livre. Bien sûr, je n'avais pas envisagé que ça se fasse si vite. Aujourd'hui, *Furie* me donne une sensation étrange en regard de ce qui est arrivé le 11 septembre dernier. Mais, quand on décide d'écrire sur l'instant présent, on prend des risques : prenez Francis Scott Fitzgerald, au moment où est sorti *Gatsby le Magnifique*, il a été très critiqué pour avoir écrit un livre léger, superficiel sur son époque. Et pourtant, aujourd'hui, *Gatsby* passe pour être "le" grand roman américain... Quand on se lance dans ce genre d'entreprises, il peut y avoir plusieurs types de réactions. Avant le 11 septembre, je me suis rendu dans quelques grandes villes américaines pour la promotion de *Furie*, pour en faire des lectures en public, et je peux vous dire que les gens riaient aux éclats. Il y a toujours un plaisir à se reconnaître. Alors, j'ai pensé que, plus tard, le livre serait peut-être perçu comme le livre d'une époque. Evidemment, je ne m'attendais pas à ce que cette époque prenne fin quelques jours à peine après la sortie ! Du jour au lendemain, ce qui était un roman contemporain est devenu un roman historique.

Télérama : Est-ce que ce n'est pas là la preuve que le romancier sait des choses que l'homme ignore ?

Salman Rushdie : Parfois, le livre est plus sage que son auteur. Certaines choses vous viennent et on ne sait pas très bien pourquoi. J'y ai beaucoup pensé depuis les attentats, et surtout à la façon curieuse dont ce livre s'est imposé à moi. J'écrivais un autre roman depuis des mois, et soudain, il a surgi, comme une exigence. Une urgence. Je n'avais pas le choix. Quelque chose s'est emparé de moi et j'ai été pris à la gorge.

Télérama : Qu'est-ce qui vous vient à l'esprit quand vous relisez certaines phrases du livre, telle celle-ci page 14 : "L'Amérique insulte le reste de la planète, pensa Solanka, vieux jeu, en traitant pareils trésors avec la désinvolture désabusée de l'injustement riche. Mais, en cette ère d'abondance, New York était devenu l'objet et la cible de la concupiscence mondiale, et "l'insulte" ne faisait que rendre encore plus jaloux le reste de la planète."

Salman Rushdie : Que puis-je dire ? Sinon vous répéter que ce livre s'est imposé comme une urgence inexplicable. Ce qui était une métaphore devient réalité. Quand j'ai commencé à écrire *Furie*, je n'avais pas une envie particulière d'exprimer une vision critique de l'Amérique. J'étais un homme heureux, travaillant sur plusieurs projets. La seule chose qui m'était venue à l'esprit, c'était la chute de l'Empire romain, une certaine idée de Rome au moment où les Barbares arrivaient à ses portes. A la nuance près que New York me paraissait encore plus puissante que Rome. Evidemment, cette puissance faisait de la ville un pôle d'attraction et une cible. Evidemment, je me disais, et je n'étais pas le seul, que cette prospérité inouïe aurait une fin. Et il y avait déjà quelques signes prémonitoires, telle la chute du Nasdaq, et déjà un début de récession... Si je devais écrire ce livre aujourd'hui je ne sais pas, par exemple, si je garderais le personnage de ce chauffeur de taxi musulman qui insulte tout le monde sur son passage. Quand le livre est sorti, les gens riaient de ce personnage. Mais on ne compte plus les cas de représailles contre les musulmans et d'autres populations d'ailleurs... Sonny Mehta, un éditeur d'origine indienne a été victime d'une agression dans une rue de New York il y a quelques jours. Aujourd'hui, la ville est en état de choc, en deuil, New York est une ville qui a perdu son "groove". C'est un lieu de tristesse. Pas seulement une ville en colère.

Télérama : D'autant que les traces sont loin d'être effacées...

Salman Rushdie : Vous savez, il y a certaines choses que l'information ne parviendra jamais à véhiculer : il y a l'odeur de New York en ce moment, il y a le bruit, le bruit provoqué par la chute d'un corps qui tombe du centième étage. Je n'étais pas à New York le 11 septembre, mais des amis m'ont raconté que c'est un bruit long, fort, qu'on ne peut pas oublier, qui ressemble à la fin du monde.

Télérama : Mais ce chauffeur de taxi aujourd'hui, est-ce que vous lui donneriez cette même fureur ?

Salman Rushdie : Pour moi, ce ne sont pas ses invectives qui sont intéressantes mais cette phrase : "Quand on est trop jeune pour avoir accumulé les bleus de l'expérience, on peut choisir d'endosser tel un cilice les souffrances de ce monde." Evidemment, quand on a atteint un certain âge, on n'a plus besoin d'endosser les souffrances de ce monde, on a déjà les siennes. Ça suffit. Mais il est justement intéressant de noter que les terroristes qui sont montés à bord des avions n'étaient pas spécialement jeunes et que certains d'entre eux vivaient aux Etats-Unis depuis cinq ou six ans. L'Amérique n'était pas pour eux un démon anonyme. Toute cette propagande sur le Grand Satan, ce Mal que représenterait l'Amérique, n'est pas crédible aux yeux des gens qui vivent sur place. Comme n'importe quel endroit au monde, l'Amérique a ses bons et ses mauvais aspects. On peut donc vraiment s'interroger sur l'insensibilité, la résistance des hommes qui ont commis de tels actes.

Télérama : Ne pensez-vous pas que c'est justement le fait de vivre en Occident qui développe leur résistance ?

Salman Rushdie : C'est très possible. Quand il vivait en exil en France, Khomeyni affirmait qu'il gardait toujours les yeux baissés dès qu'il mettait les pieds dehors pour ne pas voir la corruption du monde occidental... Je sais que ce que je vais dire est terrible, mais j'ai l'impression que mon livre trouve aujourd'hui sa justification dans la description qu'il donne d'une véritable haine, chez certains, contre l'Amérique. Il est parfaitement synchrone avec ce qui se passe.

Télérama : Y compris avec ce que vous appelez l'hystérie religieuse de l'Amérique ?

Salman Rushdie : Certainement. Personne ne peut être élu président des Etats-Unis s'il n'a pas déclaré sa foi en Dieu. Au moment où Al Gore s'était choisi un vice-président juif, une étude a été publiée dans un journal qui montrait que les Américains étaient prêts à voter pour toutes sortes de candidats à condition qu'ils ne soient pas athées.

Télérama : Que pensez-vous de cette idée de Russell Banks selon laquelle George Bush et Oussama ben Laden se rejoignent en ce qu'ils sont tous deux des hommes très religieux ?

Salman Rushdie : C'est juste. L'une des premières choses que Bush a faites en arrivant au pouvoir est de distribuer de l'argent aux associations religieuses. C'est un homme religieux. Tout comme Clinton qui était bidon sur d'autres choses, mais pas sur le chapitre de la religion. Tony Blair aussi, d'ailleurs. C'est donc intéressant de noter que deux des plus grands leaders du monde occidental, qui sont par ailleurs deux chrétiens dévots, font face à d'autres dévots. Même si je commence vraiment à douter du fait que ces derniers soient musulmans...

Télérama : Que voulez-vous dire ?

Salman Rushdie : L'islam interdit le suicide ! La punition prévue est d'être condamné pour l'éternité à le revivre... Quant à moi, je commence à trouver un peu facile de blâmer les mauvais comportements de l'Occident, qui seraient soi-

disant à la source de tous les problèmes. Ça ne suffit pas ! Je trouve que les musulmans devraient se demander pourquoi l'islam, quand il est une religion d'Etat, n'a jamais été capable de créer une démocratie. Pas une seule démocratie ! Diriez-vous que les Philippines sont une démocratie ? L'Indonésie ? L'Algérie ? Les Emirats ? Non... Le plus souvent, vous avez une tyrannie militaire ou religieuse ou les deux à la fois. Regardez le général Mucharraf, notre nouvel ami au Pakistan, Assad en Syrie, Saddam Hussein en Irak pour ne citer que les plus fréquentables... et les mollahs iraniens et les taliban à l'autre bout du spectre...

Télérama : Mais ne pourrait-on pas dire la même chose de toutes les religions à un moment donné de leur histoire ?

Salman Rushdie : Je ne suis pas quelqu'un de religieux. Pour moi, la religion en soi est un problème. Quand on grandit en Inde, elle est partout, les dieux sont là parmi nous, Vishnou est dans cette pièce, Ganesha prend des notes. Ils sont comme une population invisible et que l'on y croie ou non n'a aucune importance. Et si on veut représenter la réalité de ce monde dans un livre, on est obligé de tenir compte de ce fait : il faut accepter l'idée qu'on vit dans un univers religieux. Aussi réelle et tangible que la table devant nous.

Télérama : Mais si vous doutez du fait que ces terroristes soient vraiment musulmans, pensez-vous alors qu'il s'agit d'une guerre sur le partage des richesses ?

Salman Rushdie : Je pense que le débat actuel sur la mondialisation est quelque peu faussé. L'idée générale est que c'est mal. Pour moi, il est inutile de se déclarer contre, puisqu'on y est déjà ! Et il faut reconnaître que la mondialisation a apporté des bienfaits. Regardez par exemple quand la télévision par satellite est arrivée en Inde : elle a proposé une autre information que celle diffusée par la chaîne nationale sous contrôle. C'est plutôt drôle quand on y songe, Rupert Murdoch a libéré les ondes en Inde. Le problème vient plutôt de l'injustice qui découle de cette mondialisation. On pourrait imaginer une société dont les richesses seraient réparties plus équitablement. Il y a en ce moment, dans notre monde, une source d'énergie latente, semblable à un océan de lave qui peut se transformer en une énergie incroyablement positive et produire de bons résultats, et puis il y a le côté obscur de cette même force, la violence, la haine... Et ça peut exploser n'importe quand, n'importe où.

Télérama : Mais n'avez-vous pas l'impression que ce ressentiment est né d'un sentiment d'abandon ? Quand Massoud était encore vivant, peu de gouvernements lui ont tendu la main ?

Salman Rushdie : Je ne suis pas du tout sûr que Massoud ait représenté des forces de progrès. L'Afghanistan souffre depuis si longtemps... Pourtant, c'était un pays magnifique. J'ai eu mon diplôme à Cambridge en 1968 - une bonne année soit dit en passant - et juste après, nous sommes partis en voiture, une petite voiture, avec un ami jusqu'en Inde. Nous sommes allés en Iran, il y avait encore le Shah à l'époque, mais le pays m'a énormément plu ; et puis nous sommes arrivés en Afghanistan où régnait encore le roi Zaher Shah. Il avait libéralisé le haschisch qu'on trouvait un peu partout sur les marchés avec le tampon royal doré. Il y avait la qualité A, B, C. Rien à dire sur la "Afghan quality", surtout la catégorie A qui était très, très bonne. C'était un pays incroyable, il y avait des écrivains, des intellectuels, c'était extraordinaire. Et puis le pays a été bouclé en 1973, au moment du coup d'Etat de Mohammed Daoud qui a donné naissance à la première République afghane... Aujourd'hui, il serait impossible de refaire ce genre de voyage. De toute façon, il y a peu de chances que je remette un jour les pieds

en Iran. Pourtant, je ne peux m'empêcher de penser que partout où il y a eu une révolution, il peut y avoir une contre-révolution.

Télérama : Que pensez-vous de cette phrase d'Antonio Machado qui, en parlant des Espagnols expulsant les Arabes d'Espagne, disait : "Ce peuple qui a mis Dieu sur leur guerre." A votre avis, on met Dieu sur la guerre ou l'inverse ?

Salman Rushdie : Je ne crois pas à la guerre sainte. Parce que ces gens n'ont pas de projet révolutionnaire. Ils n'ont d'autre but que la destruction pure et simple. Ils ne disent même pas qui ils sont. Et le terrorisme qu'ils pratiquent n'est pas le résultat des malheurs du monde. Au contraire, ils s'en servent pour mieux se dissimuler et accomplir quelque chose d'absolument immoral... Pour moi, la première chose à faire est de remonter la piste de l'argent du terrorisme. La fortune de Ben Laden est évaluée à 300 millions de dollars, c'est beaucoup, et elle est forcément quelque part, sur des comptes. Tout le problème est qu'elle circule et permet d'autres attentats. Tenter de geler cet argent, certains comptes repérables comme l'a fait Bush, c'est bien, mais on ne fera pas l'économie d'une riposte : sous le deuil, le désir de vengeance des Américains est fort. Pourtant, j'ai l'impression que bon nombre de gens, d'ordinaire peu favorables à l'Amérique, ont été étonnés par la retenue de la réaction américaine. Même celle de Bush, dont je ne suis pas un partisan, est impressionnante. On aurait pu avoir un bain de sang.

Télérama : Avez-vous l'impression depuis le 11 septembre que votre sécurité est davantage menacée ?

Salman Rushdie : Non, pas vraiment, c'est plutôt la vôtre qui est en danger. Chacun son tour.

L'INDE ET LE POISON DE LA RELIGION

Par Salman RUSHDIE Le lundi 18 mars 2002

Salman Rushdie est écrivain. Son dernier livre traduit est «Furie» (Plon, 2001).

Les récents affrontements entre hindous et musulmans révèlent bien plus que les limites et les errements de l'action politique.

Le prix Nobel V.S. Naipaul a dénoncé en masse les musulmans indiens et fait parallèlement l'éloge du mouvement nationaliste. Une image m'a particulièrement marqué cette semaine: celle du bras carbonisé d'un jeune enfant, son petit poing saillant des restes d'un bûcher humain, à Ahmedabad, dans la région de Gujarat, en Inde. Les crimes d'enfants sont une sorte de spécialité en Inde. L'assassinat routinier, quotidien, des bébés filles indésirables..., le massacre d'innocents à Assam, dans les années 1980, lorsqu'un village s'était retourné contre le village voisin, celui d'enfants sikhs à Delhi, durant l'horrible vague de représailles qui a fait suite à l'assassinat d'Indira Gandhi. Autant d'événements qui témoignent de ce don particulier qui est le nôtre, plus flagrant encore, en ces temps de troubles religieux: la faculté d'asperger nos enfants de kérosène avant d'y mettre le feu, de leur trancher la gorge, de les étouffer ou tout simplement de les battre à mort à l'aide d'un solide morceau de bois.

Je dis «nous», car c'est ici l'homme né et éduqué en Inde qui s'exprime, profondément attaché à son pays, et qui sait que ce que l'un d'entre nous accomplit aujourd'hui d'autres sont potentiellement capables de l'accomplir demain. Si je tire une certaine fierté des atouts qui font la force de l'Inde, je dois, au même titre, prendre à mon compte ses péchés.

J'ai l'air d'un homme en colère? Tant mieux. Honteux et dégoûté? Eh bien, oui. Car, tandis que l'Inde subit les combats entre hindous et musulmans, les plus

sanguinaires qu'elle ait connus depuis plus de dix ans, rares sont ceux qui osent clamer haut et fort leurs sentiments de colère, de honte ou de dégoût. L'horrible vérité sur les massacres communautaires en Inde, c'est que nous y sommes accoutumés. Ils éclatent de temps à autre; puis la situation se calme. «C'est la vie, les gar!» L'Inde passe avant tout comme la démocratie séculaire la plus vaste du monde. Et, même si elle laisse de temps en temps échapper une petite bouffée de fanatisme religieux, globalement, il n'y a pas de quoi noircir le tableau.

Bien sûr, il y a une explication politique à ce discours. Depuis qu'en décembre 1992 une bande de voyous a démolie, au nom du VHP (1), la mosquée de Babri Masjid à Ayodhya (construction vieille de quatre cents ans et dont ils prétendaient qu'elle était érigée sur le lieu de naissance sacré du roi Rama), les fanatiques hindous ont en quelque sorte cherché l'affrontement. Et, malheureusement, certains musulmans les attendaient au tournant. Leurs attaques meurtrières contre le train transportant des activistes du VHP à Godhra ont d'une certaine manière fourni des armes aux extrémistes hindous.

Le VHP s'est de toute évidence lassé de ce qu'il nomme les tergiversations et le radicalisme mou du gouvernement BJP (2) indien. Le Premier ministre Atal Behari Vajpayee est plus modéré que son parti. Pour préserver l'équilibre de son gouvernement de coalition, il a en effet été contraint d'abandonner une bonne part de la rhétorique des nationalistes extrémistes hindous. Ce dont il fait aujourd'hui les frais. Dans tout le pays, le BJP est en train de subir une écrasante défaite aux élections nationales. De quoi rallumer une dernière fois les flambeaux du VHP. Car à quoi bon tolérer que le gouvernement sorte des ornières de son programme fasciste si ces compromissions ne sont pas synonymes de succès électoral?

La célèbre écrivaine Mahasveta Devi, dans une lettre adressée au président indien, K.R. Narayanan, accuse le gouvernement Gujarat (conduit par un «faucon» du BJP) ainsi que le gouvernement central de faire *«trop peu et trop tard»*, et stigmatise clairement les *«actions préméditées et provocatrices»* des nationalistes hindous. En revanche, un autre écrivain, le prix Nobel V.S. Naipaul, dans un discours prononcé en Inde, une semaine avant l'éruption de la violence, a dénoncé en masse les musulmans indiens et fait parallèlement l'éloge du mouvement nationaliste.

Les assassins de Godhra doivent en effet être dénoncés. Mahasveta Devi, réclame des *«mesures légales et sévères»* à leur encontre. Mais le VHP, avec le soutien de son organisation apparentée, la non moins sinistre Rashtriya Swayamsevak Sangh (ou Association des volontaires nationaux), dans laquelle le BJP et le VHP puisent tous deux leur inspiration, est bien déterminé à ruiner cette démocratie séculaire qui procure à l'Inde tant de fierté publique et qu'elle protège en retour si peu. En y apportant sa caution, V.S. Naipaul se pose en compagnon de route du fascisme et porte en disgrâce les couleurs du Nobel.

Le discours politique a certes son lot de responsabilités et explique en bonne partie la situation. Mais il masque une réalité plus profonde que nous refusons d'affronter: à savoir qu'en Inde, comme partout ailleurs, dans notre monde sans cesse plus obscur, la religion agit comme un poison dans le sang.

Lorsque la religion intervient, jouer les innocents se révèle inexcusable. Pourtant, nous continuons bel et bien à tourner autour du pot, en évoquant la religion avec *«respect»*, terme tant à la mode.

Mais que diable reste-t-il encore à respecter, quand des crimes sont perpétrés chaque jour au sacro-saint nom de la religion? C'est pourquoi le problème de l'Inde concerne désormais le monde entier. Ce qui est arrivé en Inde est arrivé au nom de Dieu. Le problème s'appelle Dieu.

(1) Vishwa Hindu Parishad (VHP), autrement dit Conseil mondial hindou

(2) Bharatiya Janata Party (BJP), autrement dit Parti populaire indien.